

**BEN FRADJ Chokri, *Oliviers et oléiculture en Tunisie, de l'Antiquité à la crise des années 30*. Paris, L'Harmattan, septembre 2011, 96 p.
ISBN : 978-2-296-56328-5**

Cet essai, modestement sous-titré « quelques pages d'une histoire gigogne », évoque l'histoire de l'arbre fruitier le plus typique de la Tunisie à travers l'histoire du pays, tout en se concentrant essentiellement sur l'époque coloniale, la plus riche en documentation. Il analyse cependant en détail le développement accéléré de cette culture à partir du bey Hammouda Pacha (1782-1814), mais insiste surtout sur la période coloniale, la première à produire des statistiques régulières. Celles-ci montrent d'abord un essor sans précédent de la production au début du XX^e siècle, puis elle devient très irrégulière entre 1915 et 1925, avant de connaître un nouvel essor sans précédent entre 1925 et 1935 (550 000 quintaux en 1932, 600 000 en 1933, et de nouveau 550 000 en 1934). Ainsi, ce que les apologistes du protectorat célébraient en 1931 comme l'une des plus grandes réussites de la mise en valeur coloniale, aboutit à une grave crise économique € partie intégrante de la grande crise des années 1930 € qui se double d'une grave crise sociale, et qui contribue à créer un terrain favorable à l'implantation du mouvement nationaliste relancé par Habib Bourguiba et son Néo-Destour (créé en 1934). S'appuyant à chaque instant sur les travaux d'historiens tunisiens et d'autres spécialistes de l'histoire de la Tunisie, qu'il cite fréquemment en notes, l'auteur veut surtout décroiser l'histoire de son pays en brisant les séparations artificielles entre les diverses branches thématiques d'une histoire unique.

Il reconnaît néanmoins, dans son introduction et dans sa conclusion, la dimension culturelle particulière du fruit de cet arbre dans la mémoire familiale longue qui est la sienne et celle d'une grande partie des Tunisiens : « Petit-fils et arrière-petit-fils de paysans oléiculteurs du Sahel tunisien, notre enfance a, en effet, baigné € en partie € dans cette ambiance, si particulière et bien familière à ce milieu, faite de labeur, de patience, d'inquiétude, (face à une sécheresse qui dure ou se répète) mais aussi de communion autour de petits bonheurs et de moments de joie quand de substantielles pluies de printemps puis d'automne laissent espérer une année d'abondance ». Mais, dans sa conclusion, il résume d'autres dimensions moins riantes de son sujet que « le portrait d'un pays ouvert à l'autre qu'il nourrissait sensiblement plus qu'il ne s'en nourrissait » : « Cette médaille ayant, tout naturellement, son revers, la masse des oléiculteurs tunisiens a vite fait de se trouver piégée par le caractère devenu rapidement injuste et inégal de ces échanges dès que la balance des rapports de force entre le sud et le nord de la Méditerranée bascula, de manière décisive, en faveur de ce dernier. La colonisation française n'aura, ensuite, qu'à emprunter un chemin largement balisé, broyant, au passage, oléiculteurs et autres paysans autochtones exposés € sans arme ni défense € à la mécanique déboussolée d'un capitalisme sauvage sans frontières, amis aussi sans morale. Comment s'étonner, alors, que le duo olivier et huile d'olive soit, également, devenu un vecteur € parmi d'autres € d'une contestation qui, sourde ou déclarée, avait fini par sceller la jonction de l'économique et du social avec la politique ? ».

Guy PERVILLÉ